



TOLA DORIAN



ADAME TOLA DORIAN, princesse Metzchersky, avant de devenir la femme de notre compatriote CHARLES DORIAN, est assurément une des figures les plus curieuses et les plus noblement attachantes de ce temps. De patrie russe, et longtemps avant le rapprochement politique des deux peuples, elle a aimé la France d'une fidèle tendresse et en a fait son pays d'adoption et c'est, je crois, le seul écrivain d'origine étrangère pour qui notre langue, et mieux, notre âme, n'aient pas de secrets. Non qu'elle ait abdiqué le génie originel, très vivace dans la mélancolie hautaine et souvent désespérée de son œuvre, ni cette soudaineté d'élan vers la joie et la douleur — plus souvent vers la douleur — qui caractérise la race slave, non que le souffle héroïque des larges plaines d'Ukraine ait cessé d'y rouler la blancheur, ensanglantée par les couchants, de ses neiges et le galop échevelé des chevaux cosaques. Mais de notre monde occidental elle a sondé, jusque dans sa lumineuse horreur, la civilisation corrompue, et de notre clair et sonore dialecte elle s'est assimilée toutes les ressources, élève de Victor Hugo en prose, de Leconte de Lisle en poésie, mais bien elle-même cependant, aussi bien dans ses romans et dans son théâtre que dans ses vers.

D'elle-même elle a justement dit qu'elle était l'hirondelle étrange

Qui toujours émigra du côté des hivers.

La souffrance humaine, sous toutes ses formes, dans tous ses modes douloureux est faite d'attirances pour l'immense pitié et la révolte généreuse de son

être toujours penché vers quelque misère, toujours prêt à se ruer, comme des torrents jumeaux, vers le grand fleuve où depuis l'origine des âges, coulent les larmes et le sang des races. *Indignatio fecit versum*, a dit Juvénal, et cette fière devise, elle la pourrait revendiquer pour tout ce qu'elle a pensé et écrit, fraternelle qu'elle est à tout ce qui souffre, véhémence à toute tyrannie, toujours la tête et les mains tendues vers le spectre auguste de la Justice et de la Liberté. Et cette âme d'insurgée éternelle est enveloppée des plus aristocratiques dehors, et toute ces colères d'esclave secouant sa chaîne, brûlent au cœur d'une des plus exquises patriciennes de ce temps.

Je n'oserais faire son portrait, après l'image définitive qu'en a tracée mon maître Banville, dans une de ces Courriers parisiens où tant de figures contemporaines revivront dans la dure immortalité d'une véritable jeunesse. Je cite seulement : « La poétesse et la grande dame se trahissent par l'air bon et douloureux de ce visage allongé et mince, et par toute cette nature immatérielle, sérieuse, appliquée, nerveuse, volontaire. L'œil avide du ciel, étrange et doux, le nez fin, la bouche longue et pensive, la joue un peu creusée, une absolue distinction sans coquetterie idéalisent un de ces types qu'on admire comme en rêve, car ils sont modelés par l'âme elle-même : aussi cette tête courageuse et souffrante laisse-t-elle dans l'esprit une vision inoubliable. La petite main délicate exprime la résolution et la bravoure, on devine qu'elle fait obéir les chevaux domptés aussi bien qu'elle caresse les dentelles et les fleurs cueillies. Oui, c'est la figure d'une amazone que son cheval emporte dans la brise folle, tandis que le rythme, coursier plus fougueux et échevelé que tous les autres, entraîne sa pensée au bord des abîmes et dans les profonds gouffres du ciel. Et la vue de cette femme fait songer à Achille en proie à son amère tristesse, confondant les plaintes de sa lyre avec les sanglots de la mer gémissante et à ces chants divins qui, dans le camp soudainement charmé, se mêlaient alors au bruit retentissant des armures. »

Et, bien qu'il eut été tracé depuis plusieurs années déjà, rien n'est à changer à ce portrait, et il semble, qu'en en dessinant les dernières lignes, par cet instinct divinateur qui fait le poète et confondait autrefois son nom avec celui du prophète, Banville ait devancé le tableau qu'offre aujourd'hui même la vie de TOLA DORIAN, vivant en plein hiver, dans la solitude d'une plage de l'Océan, avec, pour compagnons, ses beaux chevaux d'Ukraine dont le vent marin enfle les crinières, cependant qu'elle-même rythme sa pensée aux clameurs de la tempête et à la musique tumultueuse des flots. C'est là qu'elle vient de composer cette admirable nouvelle *Sainte Russie*, dont le *Magazin international* vient d'avoir la primeur, laquelle suffisait, seule, à la renommée d'un écrivain.

Mais son œuvre est considérable et peu déjà défier le temps. — Je ferai d'abord sa part au poète des *Larmes lyriques*, des *Vespérales* et des *Roses remontantes* que quelques élus connaissent seuls, encore, en attendant que le livre les effeuille dans toutes les mains.

En prose, il faut lire, avant tout, dans l'œuvre de Madame TOLA DORIAN, les *Ames slaves* dont la préface est d'une rare magnificence, et de belles traductions de Schelley. Très audacieuse au théâtre, elle a donné *Tamar*, *Mater*, *Mineur et soldat*, et *Virginité fin de siècle*, virulente satire de nos mœurs bourgeoises, et continué, dans sa plus noble tradition, ce que le théâtre Libre avait tenté de nouveau et de généreux. La représentation attend encore un drame superbe, le *Précurseur*, qui mérite certainement l'hospitalité, malheureusement problématique aux choses vraiment élevées, de notre première scène.



à Maroum

Ton vin pourpre est un Tard joyeux
Qui met du rose aux blêmes joues
Et rallume les feux
Des grands yeux,
Et des petits coeurs. Amour, dont tu joues

Ton vin rouge est le sang vivant
De la Terre que les Soleils nous dorant
Il fait chanter l'enfant
Il rend le gaga triomphant,
En un mot: les femmes l'adorent !...

Tola Dorian
Princesse Metchereky -